

AUX HÉROS DE LA RAHOUIA

(21 mai 1864)

Un fait d'armes peu connu, c'est vrai, et pourtant un des plus beaux de notre Armée d'Afrique. Il est vrai aussi que cette Armée d'Afrique en a tellement comptés. Nous vous en présentons l'histoire tel qu'il a été fait, au début de ce siècle, alors que les nouveaux venus d'un village récemment créé dans les environs immédiats de la Rahouia, Montgolfier, eurent l'idée d'ériger un monument pour glorifier le courage et le sacrifice de ces braves.

Pour la petite histoire nous dirons qu'à côté d'un comité d'honneur comprenant le Gouverneur général Lutaud et quelques personnalités du département, il y avait un comité effectif qui était composé de MM. L'Heveder, président; A. André, vice-président; Birkener, trésorier; Sireygeol, secrétaire; Thurel, Meunier, Miniggio, Mairin, Machet, Minet, Bernabé, Jenand.

Voici donc le récit de ce fait d'armes, dans le style dépouillé d'une époque où mourir pour la Patrie avait toujours un sens et un écho :

Quelques années après que nos troupes eurent mis le pied sur cette terre d'Algérie, nous voyons nos colonnes, dès 1840, se trouver aux prises avec la population Flitta. Nos gloires militaires de l'époque, les Bugeaud, les Pélissier, les Lamoricière et bien d'autres sillonnent en tous sens cette fertile région, sans parvenir à faire plier sous nos lois civilisatrices cette race turbulente et guerrière.

Dix fois, vingt fois, ils croient définitive la soumission des tribus et toujours trompés, ils voient se redresser, frémissant sous le joug, cette population, parfois découragée mais jamais vaincue.

Enfin, après dix années de campagnes très dures à travers les défilés, depuis Ammi-Moussa jusqu'à Tiaret et de Tiaret jusqu'à Zemmora, nos généraux ont enfin la satisfaction de voir les tribus Flittas demander l'aman. Leur soumission paraissait sincère.

Vers le commencement de l'année 1864, éclate l'insurrection des Ouled Sidi Cheikh dans le sud oranais; ce vent de révolte ne peut passer sur la tribu turbulente et guerrière des Flittas sans l'émouvoir.

Bientôt le soulèvement est signalé et, fin avril, le Colonel Lapasset, avec 800 hommes, quitte Relizane pour s'installer près du Bordj de Zemmora et surveiller étroitement les Flittas qui paraissaient redevenir menaçants. Il va même jusqu'à Tiaret avec une petite colonne et en rentrant il apprend que Sidi Lazereg fomentait la révolte et que seize tribus sur dix-neuf marchaient à sa suite pour bouter les Français hors de leurs montagnes et le proclamer Sultan.

En effet, Lapasset, attaqué à l'improviste, put sauver avec peine ses deux bataillons en faisant des efforts héroïques et, pendant qu'il rejoignait Relizane, Sidi Lazereg vient le 14 mai, en personne, cerner le bordj de Zemmora. Les habitants et les joyeux qui s'y trouvaient firent bravement leur devoir et purent tenir un jour et demi en échec les forces de Flittas.

Cette résistance permet au Colonel Lapasset de revenir avec ses tirailleurs porter secours aux valeureux combattants. Sidi Lazereg regagne la montagne, furieux de son échec et résolu plus que jamais à porter un grand coup pour amener à lui les tribus dissidentes.

C'est alors qu'il songe à s'emparer du bordj de la Rahouia. Là se trouvaient, presque sans munitions, cinq cavaliers de la remonte avec leur maréchal-des-logis, deux gendarmes et trois caïds des environs qui avaient reçu l'ordre de s'enfermer dans le fortin jusqu'à ce que fut passé le vent de la révolte, puis Arnould et sa femme, les locataires des bâtiments et des terres qui en dépendent.

Les Beni Louma, les Ouled Rached, les Ouled Barkat, ne peuvent contenir leur joie et ces manifestations si brusques font comprendre au caïd Tahar, des Beni Louma, que le Colonel Cérès a façonné dès l'enfance à la mentalité française, qu'il n'est plus en sûreté dans sa tente d'Aïn-Tinn et qu'il est temps pour lui de fuir à Tiaret. Dès qu'il a mis à l'abri sa femme et ses enfants, il avertit le commandant de la place que le bordj de la Rahouia va subir l'assaut de toute les hordes Flittas.

Imaginez-vous ce que dut souffrir un officier français à qui semblable nouvelle était apportée. Impossible de détacher un seul homme de la redoute de Tiaret, car la redoute a besoin de tous ses soldats pour faire face à l'insurrection qui vient du Sud. Après quelques minutes d'hésitation, fixant froidement le caïd, comme pour lire dans ses yeux s'il peut avoir confiance en lui, le commandant écrit à la hâte un message et le remettant au caïd Tahar :

« Tu vas partir au grand galop de ton cheval.

— Oui, mon commandant.

— Tu iras au bordj de la Rahouia.

— Oui, mon commandant.

— Et tu donneras cette lettre aux soldats qui s'y trouvent et tu les accompagneras jusqu'ici.

— Oui, mon commandant.

Et le caïd part et franchit sans arrêt les 40 kilomètres qui le séparent du bordj. Il frappe au massif portail en déclinant son nom; la porte grince lourde-

ment sur ses gonds et il remet au maréchal-des-logis l'ordre dont il était porteur.

Celui-ci, après en avoir pris connaissance à haute voix, devant ses hommes, les gendarmes et les caïds rassemblés, se tourne vers le messager :

« Ce n'est pas possible. Tu vas repartir de suite et tu diras au commandant que nous sommes au bordj par ordre du Colonel Lapasset, de Relizane, et que nous ne pouvons en sortir que par son ordre. Nous résisterons jusqu'à la mort. »

Cette leçon d'héroïsme stupéfia le caïd Tahar qui repartit seul en selle porter au commandant le refus du maréchal-des-logis.

On savait à la redoute que le bordj avait peu de munitions et le commandant de la place, espérant qu'avec de tels hommes rien n'est désespéré, quitte un instant le caïd et revient presque aussitôt :

« Voilà trois cents cartouches, lui dit-il; tu vas repartir immédiatement à la Rahouia pour les remettre aux soldats.

— Oui, mon commandant.

Et pour la troisième fois, sans avoir pris de nourriture, le caïd refait au grand trot le voyage du bordj. Mais cette fois, la porte ne s'ouvre plus à sa voix. Les défenseurs ont pris leurs précautions pour une résistance acharnée et le jeune Tahar passe par une meurtrière les trois cents cartouches à ceux qui vont mourir, puis il reprend tout pensif la piste de Tiaret.

Pendant que s'accomplissaient ces voyages du caïd entre la redoute et le bordj, le Colonel Lapasset avait appris par des espions à Relizane que notre caravansérail était en très grand danger.

Comme le Commandant de Tiaret, il se trouvait aux prises avec les mêmes difficultés. Impossible de ravitailler un poste à 57 kilomètres, à travers un pays ennemi, et lui-même devait couvrir Relizane et n'avait pas assez de troupes pour accomplir sa mission.

Pour sauver le bordj, il appelle ses goudiers; il demande des volontaires, mais pas un ne se présente. C'était de mauvais augure. Il fit alors appel aux tirailleurs et de nombreux volontaires sortent des rangs. Il choisit parmi eux les six plus braves, qui connaissaient le pays pour y avoir fait colonne, leur donne des burnous et des chevaux et à chacun cent cartouches. Ces modestes héros, qui vont apporter le salut et peut-être la délivrance, disent un dernier adieu à leurs compagnons d'armes et partent le 20 mai, au coucher du soleil, pour arriver le 21, au point du jour, à la porte du caravansérail. Ils s'y enferment avec les braves qui s'y trouvent déjà à l'attaque commence presque aussitôt.

Trois à quatre mille Arabes enveloppent le caravansérail de tous côtés, cherchant sans cesse à escalader les hautes murailles d'enceinte, mais les assiégés, tirant à coup sûr dans cette masse humaine, mettent hors de combat un grand nombre de Flittas. Enfin, vers le soir, les Arabes allument de grands feux de paille humide sous les balles de nos soldats et, à la faveur de la fumée, ils percent dans le mur quatre brèches par où ils font irruption. Ce fut la rage au cœur que les héroïques défenseurs brûlèrent leurs dernières cartouches sur cette vague humaine qui déferlait par les quatre ouvertures. Débordés par le nombre, ils sont tous massacrés, décapités et mutilés. La malheureuse compagne du locataire du bordj, Mme Arnould, que sa situation aurait dû faire épargner, connut tous les

outrages. Les Flittas ne se contentèrent pas ensuite de décapiter son cadavre, ils ouvrirent à coups de sabre le ventre de la malheureuse et jetèrent contre le mur ses entrailles fumantes.

Ainsi moururent ces héros dont le sang versé, il y a près de cinquante ans, a largement profité à la colonisation, car dans cette région, naguère sauvage et inhabitée a été créé, il y a cinq ans, un village qui paraît plein d'avenir et auquel on a donné le nom de Montgolfier.

Aujourd'hui le bordj, qui menaçait ruine, vient d'être démoli, et dans quelques jours il n'en restera plus de vestige.

Seul, un petit cimetière en ruine où reposent les cendres de nos soldats, rappelle aux passants que des braves sont tombés à cet endroit.

Ce cimetière, jadis presque complètement délaissé, est entretenu avec un pieux dévouement par les colons de Montgolfier, depuis la création de ce centre, en attendant le jour où les restes des vaillants héros qu'il contient, seront placés sous le monument que la reconnaissance des habitants de la région de la Rahouïa veut élever pour glorifier le courage de ces braves et le sacrifice qu'ils firent si patriotiquement de leur vie à la France et à l'Algérie.

Un pareil fait d'armes devait être immortalisé et ce sera l'honneur des habitants de Montgolfier d'avoir été les promoteurs de l'érection du monument projeté, qui rappellera à tous ceux qui passeront dans cette région, une des plus belles actions militaires de notre vaillante Armée d'Afrique.